

[*sans nom d'auteur*]

L'assassinat du père Noël



BeQ

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-092

L'assassinat du père Noël

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 817 : version 1.0

L'assassinat du père Noël

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Décembre !

Le mois des enfants, le mois des fêtes !

Les magasins sont remplis à capacité.

Des enfants et des femmes pour la plupart.

Dans un grand magasin de la ville, le rayon des jouets surtout regorge de monde.

– Le père Noël ! Le père Noël !

Les enfants crient.

Le bonhomme, vêtu de son habit rouge, de sa grosse tuque de laine et portant sa grande barbe, assoit les enfants sur ses genoux et leur arrache de gros secrets.

– Et toi mon petit ? Que veux-tu pour tes étrennes.

– Un train électrique.

– Écoute bien... il va falloir que tu fasses le

bon garçon.

– Oui.

– Il faut que tu obéisses à tes parents et jamais leur faire de peine...

– Oui, oui.

– Alors, je te promets que je ferai mon possible pour t’apporter ton petit train électrique.

Le père Noël met la main dans son sac, sort une grosse boîte à bonbons.

– Tiens, voici pour toi.

– Merci père Noël.

Et l’enfant part content.

Partout on entend des cris.

Des flûtes raisonnent un peu partout.

Les enfants s’amusent.

Soudain, alors qu’un enfant quitte le père Noël et qu’un autre s’en approche, le bonhomme baisse la tête.

– Regarde maman, on dirait que le père Noël est malade.

En effet, le père Noël vient de s'écrouler de son siège.

Des gardiens se précipitent. Le monde crie :

– Le père Noël ! Le père Noël !

Les gardiens essaient de le ranimer.

Impossible, il ne veut pas.

Soudain un des gardiens lui met la main sur le cœur.

Puis se retournant vers son voisin, à voix basse :

– Il est mort !

– Quoi ?

– Ne crie pas. Nous allons provoquer une panique.

– Tu as raison.

Puis se retournant du côté du public, il déclara à haute voix :

– Mes chers petits enfants, la chaleur du magasin... le grand nombre de personnes a fatigué le père Noël. Il faudrait qu'il se repose.

Alors nous vous demandons de bien vouloir vous éloigner un peu. Ce ne sera pas long. Le père Noël reviendra dans quelques minutes.

Il y eut un chuchotement.

Les parents s'éloignèrent avec leurs enfants.

Mais plusieurs encore demeuraient là en curieux.

– Emportons-le, dit l'un des gardiens.

À quatre, ils réussirent à porter le père Noël jusqu'à l'arrière.

Le médecin du magasin s'approcha en vitesse.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– Vous arrivez trop tard, docteur, le père Noël vient de mourir.

– Il est mort ?

Il se pencha sur lui et se mit à l'examiner.

– Vous avez raison.

Soudain sur son habit déjà rouge, il remarqua une filée d'un autre rouge, beaucoup plus sombre.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il toucha du doigt.

– Dieu !

– Quoi ? demanda l'un des gardiens.

– Du sang !

– Du sang ?

– Oui.

– Comment se fait-il ?

– Nous allons le savoir.

Vivement, le docteur déboutonna l'habit du père Noël..

Dans son habit, il avait plusieurs épaisseurs de linge, coussins, etc., pour le grossir.

Sur ces sortes de bourrures, on voyait toujours cette traînée de sang.

Maintenant, le docteur pouvait voir le corps véritable du comédien qui remplissait le rôle du père Noël.

Le médecin releva la tête.

– Il va falloir prévenir la police.

– Pourquoi ?

– Regardez, le père Noël a été tué par une balle de revolver.

Le père Noël est donc assassiné.

Il y avait en ce moment, près d'un millier d'enfants au rayon des jouets.

Comment la police s'y prendra-t-elle pour trouver le véritable assassin ?

II

Aussitôt que le médecin eut fait cette déclaration, les détectives du magasin commencèrent eux-mêmes leurs investigations.

Ils se promenèrent de long en large dans les allées du rayon des jouets essayant de découvrir quelque chose de suspect.

Mais, il n'y avait que des enfants, quelques femmes portant d'autres petits et quelques maris qui suivaient leurs épouses en portant les paquets.

L'heure de la fermeture approchait.

Les directeurs du magasin avaient téléphoné aux quartiers généraux de la police provinciale.

Aussi, un quart d'heure plus tard, on vit arriver Théo Belœil, chef de l'escouade des homicides, accompagné de quelques-uns de ses hommes.

Après un bref examen, il fit transporter le

cadavre du père Noël à la morgue.

Puis, il fit demander le gérant du rayon des jouets.

– Votre nom ?

– Jacques Asselin.

– Vous êtes le gérant du rayon des jouets ?

– Oui monsieur.

– Alors, vous êtes le meilleur homme pour me renseigner.

– Que voulez-vous savoir ?

Belœil réfléchit quelques secondes, puis :

– Cet homme, qui jouait le rôle du père Noël, vous le connaissez ?

– Un peu. Il se nomme Laurier Hainault.

– Il travaille ici ?

– Vous voulez dire continuellement ?

– Oui.

– Il travaille dans le rayon de la quincaillerie. Un de nos plus gros départements. Mais pour le temps des fêtes, depuis deux ans, c'est lui qui

remplit le rôle du père Noël.

– Je vois.

Après un silence, Belœil reprit :

– Étiez-vous là lorsqu’il est mort ?

– J’étais loin... très loin. Je n’ai rien vu.

– Qui pourrait me renseigner exactement sur ce qui s’est passé ?

– Les gardiens qui se tiennent tout près du père Noël pour maintenir l’ordre.

– Combien sont-ils ?

– Quatre en tout.

– Envoyez-les moi. Je vais les questionner.

Le gérant sortit.

Quelques secondes plus tard, les quatre gardiens comparaissaient devant Belœil.

Ce dernier commença :

– Messieurs, vous savez aussi bien que moi, que votre camarade de travail, Laurier Hainault a été assassiné. Vous êtes probablement les seules personnes qui pouvez jeter quelques lumières sur

ce qui s'est passé. L'un d'entre vous pourrait-il m'expliquer exactement tout ce qui s'est passé ?

L'un des gardiens lui fit un récit complet et détaillé, sur ce qui s'était déroulé une demi-heure plus tôt.

À la fin, Belœil dit :

– Vous n'avez pas entendu de coup de feu.

Le gardien sourit :

– Vous savez, dans le temps des fêtes, ici, on pourrait tirer un coup de canon et nous aurions peine à l'entendre.

Belœil comprit.

Après une courte pause, il demanda :

– Maintenant, pouvez-vous me dire s'il y avait beaucoup de monde autour du père Noël. On dit que le coup a été tiré de droite. Qui est le gardien de ce côté là ?

– Moi, fit le plus jeune en s'avançant.

– Alors, pourrais-tu me donner quelques renseignements.

Le gardien fit signe de la tête.

– Tout d’abord, je dois vous dire, que nous tenons le public assez éloigné du père Noël grâce à un câble qui est tendu tout autour.

– Ce câble, personne ne le dépasse ?

– Non, excepté naturellement, ceux qui vont voir le père Noël. Mais ceux-là montent par la gauche et descendent par la droite. Si l’un d’eux avait tiré ce serait en montant et à gauche. Donc, impossible.

– Très juste déduction, dit Belœil. Donc déjà nous éliminons un grand nombre de personnes. Continuez.

– Restent les personnes en dehors du câble. Comme vous vous en doutez, le câble est toujours très tendu et les enfants s’en approchent le plus possible.

– Donc, continua Belœil, il faudrait presque que ce soit une des personnes placées dans la première ou peut-être la deuxième rangée la plus près du câble qui ait tiré ?

– J’allais le dire.

Belœil pensa :

– L'affaire avance lentement, mais sûrement.

Il demanda au gardien :

– Maintenant, parmi les personnes les plus près du câble, du côté droit, y avait-il un homme ?

– Non, j'en suis certain, aucun homme. Beaucoup d'enfants, c'est-à-dire des enfants entre deux à 16 ans, et puis quelques femmes.

– Quand le père Noël est tombé où étiez-vous ?

– À mon poste.

– Que faisiez-vous ?

– Je regardais le public. Je leur demandais de ne pas trop avancer... etc.

– Et vous n'avez vu aucun geste suspect ?

– Non, et c'est cela que je trouve curieux. Bon Dieu, si quelqu'un près de moi avait sorti un revolver et visé le père Noël, je l'aurais vu.

– Pas nécessairement, dit Belœil.

– Comment cela ?

– Supposez que ce soit une femme.

– Oui.

– Et bien cette femme peut aussi bien avoir tiré au travers de sa poche de manteau ou au travers de sa sacoche.

– Ah oui, c’est vrai. Mais alors, vous ne saurez jamais ?...

– Si.

– Comment cela ?

– À la morgue, on retirera la balle du corps et on l’examinera attentivement. Nos experts pourront facilement nous dire de quelle manière la balle a été tirée.

Belœil se leva :

– Messieurs, je dois partir. Cependant, je vous conseille la discrétion sur l’incident qui s’est déroulé ici cet après-midi.

– Très bien.

– Et si vous vous rappelez quelque chose, n’importe quoi, le moindre petit fait curieux, n’hésitez pas, appelez-moi à mon bureau.

– Entendu.

– Je vous remercie de votre collaboration, messieurs. J’aurai probablement d’autres questions à vous poser plus tard.

Après avoir posé quelques questions à d’autres employés, il se retira avec ses hommes.

Rendu à son bureau, il appela l’expert de la sûreté dans les armes à feu.

– Théo Belœil.

– Oui ?

– On vous a remis une balle de revolver ?

– Oui, je l’ai examinée.

– Eh bien ?

– Cette balle est sortie directement du canon d’un revolver pour se loger dans le cœur de la victime.

– Vous êtes sûr ?

– Persuadé.

– Alors, je vous remercie.

Belœil raccrocha l’air dépité.

Il se leva et alla trouver le médecin-légiste.

– Bonjour docteur.

– Bonjour monsieur Belœil.

– Vous avez examiné le corps.

– Oui.

– Et quelles sont vos constatations ?

– Eh bien, le père Noël est mort presque sur le coup. Quelques secondes plus tard seulement.

– Et le coup de revolver ?

– Je vous l’ai déjà dit, il a été tiré de droite.

– C’est certain ?

– Certain. Et puis le coup a été tiré de très près ?

– De très près ?

– Je dis de très près... peut-être quinze pieds.

Belœil murmura :

– Probablement au câble.

Le docteur continua :

– Et puis la balle a été tirée de bas en haut.

– De bas en haut ?

– Oui.

– Il n’y a rien de surprenant à cela, le père Noël est placé sur un trône assez élevé. C’est pour ça que la balle a pénétré ainsi.

– Moi je dirais plutôt que le coup a été tiré par un enfant, un tout petit enfant.

– Mais voyons, docteur, vous voulez rire. Un enfant ne peut jamais viser assez bien pour tuer un homme sur le coup, à une distance de quinze pieds.

– Non, je suis très sérieux, Théo. N’oubliez pas qu’il y a des enfants précoces.

III

Le lendemain matin.

Alain de Guise, mieux connu à Métropole sous le nom du Domino Noir venait de se lever.

Il était à prendre son petit déjeuner lorsque soudain on sonna à la porte.

Il alla ouvrir et se trouva en face d'une jeune fille âgée d'environ vingt-cinq ans.

– Mademoiselle ?

– C'est bien ici que demeure le Domino Noir ?

– Oui, c'est moi-même.

– Ah, c'est vous ?...

– Mais oui, entrez !

La jeune fille paraissait surprise.

Elle entra.

Le Domino la fit passer dans son bureau.

– Asseyez-vous. Elle obéit.

– Merci.

Le Domino commença :

– Que puis-je faire pour vous ? mademoiselle.

– Tout d’abord, permettez-moi de me présenter. Je me nomme Rollande Desmarais.

– Enchanté, mademoiselle.

La jeune fille semblait hésiter.

Elle ne savait par où commencer.

– Avez-vous entendu parler du meurtre qui a eu lieu hier après-midi dans un grand magasin de l’ouest ?

– Un meurtre, dites-vous, non, je n’ai même pas lu les journaux de ce matin. Je ne suis au courant de rien.

La jeune fille lui raconta alors comment le père Noël avait été assassiné.

– Alors, finit la jeune fille, je suis indirectement mêlée à cet assassinat.

– Ah, comment cela ?

- Laurier Hainault était mon ami.
- Vrai ?
- Je l’aimais de tout mon cœur. Nous devons nous fiancer le printemps prochain.
- Mais je ne comprends pas encore que...
- C’est une longue histoire, je vais vous expliquer.

Le Domino sortit son paquet de cigarettes.

- Vous fumez ?
- Non merci.

Le Domino alluma sa cigarette.

- Je vous écoute.

Elle commença :

- Je suis âgée de 21 ans.

Le Domino était surpris.

Il la croyait plus âgée que cela.

– Mon père à sa mort, m’avait laissé toute sa fortune. Mais je ne devais toucher cette fortune qu’à l’âge de 21 ans. J’ai donc retiré cet argent cette année.

- À combien se monte cette fortune.
- Vingt-cinq mille dollars.
- Continuez !
- J’ai eu cet argent il y a exactement deux mois. Quinze jours plus tard, je recevais une lettre non signée. La voici.

Elle ouvrit sa sacoche et tendit une lettre au Domino.

C’était une lettre dactylographiée.

Le Domino la lut.

« Mademoiselle,

J’ai su que vous aviez touché dernièrement l’héritage de votre père. Or, j’ai justement besoin d’argent. Quelle curieuse coïncidence. Je vous demande donc de bien vouloir me faire parvenir immédiatement la somme de cinq mille dollars. Vous devez accepter mon ultimatum. Vous me répondrez dans les annonces classées d’un de nos grands quotidiens. Vous rédigerez votre annonce comme suit : « J’accepte avec empressement

votre invitation, Rolande. » Je vous ferai parvenir plus tard une autre lettre vous donnant les indications exactes de la manière dont vous devrez me livrer l'argent. Si vous refusez, je devrai vous punir sévèrement. »

Le Domino relut la lettre une seconde fois.

Puis, il la mit sur son bureau.

– Qu'avez-vous fait ?

– Rien, j'ai cru que cette lettre était une farce faite par un mauvais plaisant. J'ai jeté la lettre dans un tiroir de mon bureau et ne m'en suis pas autrement occupée.

– Et c'est tout ?

– Oh non, je n'entendais plus parler de rien. J'avais complètement oublié cette affaire, lorsque trois semaines plus tard, je reçus une nouvelle missive.

– Vous l'avez ?

– Oui.

Elle sortit une nouvelle lettre de sa sacoche.

Le Domino la lut :

« Mademoiselle,

Je vois que vous n'avez pas donné suite à ma première demande. Je me vois donc dans l'obligation de la réitérer. Mais, je tiens à vous dire que c'est le dernier avertissement. Vous devrez me répondre par la voie des journaux sinon, je devrai frapper dur. Je frapperai dans ce que vous avez de plus cher. Inutile de porter cette lettre à la police. Cela n'avancerait absolument à rien et m'obligerait à mettre mes menaces à exécution plus tôt. »

Le Domino plaça cette deuxième lettre avec la première.

– En avez-vous reçu d'autres ? .

– Non. C'est tout ce que j'ai à vous dire. Je ne me suis pas occupée de cette seconde lettre. Hier, mon futur fiancé a été assassiné. J'ai pensé que tous ces événements pouvaient avoir quelques rapports. Comme je n'osais pas prévenir la

police, il m'est venu à l'idée de venir vous voir. Je suis sortie de grand matin et je suis venue.

– Personne ne vous a suivie ?

– Je ne crois pas.

Un lourd silence s'établit entre les deux personnes.

Au bout de quelques secondes, le Domino le rompit :

– Évidemment, dit-il, tous ces événements que vous venez de me raconter peuvent se rattacher au meurtre comme ils peuvent en être complètement indifférents. Cependant, je vous avoue que c'est une curieuse de coïncidence.

La jeune fille se leva :

– Je vous ai dit tout ce que je savais, monsieur le Domino.

– Eh bien, votre histoire m'intéresse et je vais m'en occuper.

– Je vous remercie.

– Vous n'avez pas à me remercier. C'est pour moi un réel plaisir. Cette affaire m'a l'air très

ténébreuse. Je ferai mon possible pour l'éclaircir et pour mettre la main sur le meurtrier de votre fiancé.

– Moi, que dois-je faire ?

– Retournez chez vous, comme si rien n'était. Si quelque autre chose se passe, vous vous mettez en communication avec moi.

– Mais comment.

– Ne vous servez pas du téléphone et ne venez plus me revoir. Vivez-vous seule ?

– Oh non, nous sommes douze en tout à la maison. Je vis avec des cousins et des nièces.

– Vous avez une servante ?

– Oui.

– Vous la connaissez bien, vous pouvez vous fier sur elle ?

– Certainement, elle était au service de mes parents lorsque je naquis.

– Alors, pour vous mettre en communication avec moi, écrivez-moi mais ne m'allez pas votre lettre vous-même, envoyez-la m'aller par votre

servante. Ce sera plus prudent.

– Très bien.

– Et n’ayez crainte, je m’occupe de votre cas. Comme elle allait sortir, le Domino lui demanda :

– Votre père avait-il des frères, des sœurs ?

– Un frère seulement. Mais nous l’avons perdu de vue depuis plusieurs années.

– Ah, et où demeure-t-il ?

– Aux États-Unis. Il n’est pas venu au Canada depuis vingt ans. Je ne le connais pas. Je ne sais même pas dans quelle ville il se trouve dans le moment. Je doute même qu’il sache que son frère est mort.

– Tiens, tiens...

– Mais vous n’allez pas...

– Non, non, rien du tout.

– Alors, au revoir, monsieur le Domino et merci.

– Bonjour mademoiselle et bonne chance.

Elle sortit.

Ces lettres de menaces ont-elles un rapport
quelconque avec le meurtre ?

Que fera le Domino ?

IV

Après que la jeune fille fut sortie, le Domino retourna dans son bureau.

Il prit les deux lettres et les relut attentivement comme s'il espérait découvrir quelque chose.

Puis, il mit les lettres dans un tiroir de son bureau qu'il ferma à clef.

Ensuite il alla dans sa chambre et s'habilla.

Il était environ dix heures lorsqu'il sortit de chez lui.

Lentement il se dirigea vers le bas de la ville.

Une demi-heure plus tard, il arrivait devant les bureaux de la police provinciale.

Il entra.

Il sonna l'ascenseur et dit au garçon :

– Deuxième !

Le garçon fit glisser la porte et l'ascenseur

monta.

– Deuxième !

Le Domino descendit.

Il se dirigea vers le bureau de Théo Belœil.

Il arriva devant la porte où était inscrit en grosses lettres : « Chef de l'escouade des homicides. »

Il entra :

– Bonjour, monsieur le Domino, fit la jeune secrétaire en l'apercevant.

– Bonjour mademoiselle. Votre patron est ici.

– Oui. Vous désirez le voir ?

– S'il-vous-plaît.

– Un instant.

La jeune fille décrocha son téléphone.

– Monsieur le Domino Noir est ici... Bien.

Elle raccrocha puis se tourna du côté du Domino.

– Vous pouvez entrer.

– Ne vous dérangez pas.

Le Domino entra dans le bureau de Théo.

– Bonjour.

– Bonjour Alain. Assieds-toi.

– Merci.

Le Domino prit un ample fauteuil.

– Qu'est-ce qui t'amène ? demanda Belœil.

– Oh pas grand-chose. Je venais prendre de tes nouvelles.

Belœil sourit sarcastiquement.

– C'est très chic de ta part.

Il y eut un court silence.

Le Domino reprit :

– J'ai lu les journaux de ce matin.

– Moi aussi.

– On parle d'un certain assassinat et d'un certain monsieur Belœil de la police qui enquête. C'est parent avec toi ?

– Un peu !

– Sais-tu que cette affaire m'intéresse ?

– Vraiment.

– Eh oui !

– Toi, tu as une idée derrière la tête.

Le Domino sourit :

– On ne peut rien te cacher.

– Qu'est-ce que tu veux savoir ?

– J'aimerais que tu me contes exactement ce qui s'est passé. Ensuite, si je puis t'aider, je t'offre mes humbles services.

– Je te remercie.

Tout à coup, Belœil redevint sérieux.

– Cette affaire me semble très compliquée, je ne te le cache pas.

– Que s'est-il passé ?

Belœil lui fit un récit complet de tout ce qu'il savait.

– Alors, quelles sont tes conclusions ? demanda le Domino.

– Je ne les ai pas encore tirées. C'est presque absurde de se ranger à l'idée du médecin-légiste.

- Absurde ? Mais pourquoi absurde ?
- Mais voyons, un enfant commettre un meurtre avec préméditation.
- Pourquoi pas ?
- Tu sais bien qu'un enfant ne peut pas tirer du revolver aussi justement.
- Tu crois ? Et puis ? si on l'avait entraîné cet enfant-là ? Si on lui avait dit par exemple : « Tu vas apprendre à tirer du fusil... un fusil jouet. Lorsqu'on ira voir le père Noël pour lui faire peur, tu tireras sur lui » et si au dernier moment on avait substitué le revolver jouet par un véritable, l'enfant n'aurait pas pu tuer le père Noël ?
- Voyons, tu es fou, Alain, ton hypothèse ne tient pas debout.
- Eh bien moi, je suis de plus en plus persuadé que le meurtre a été commis par un enfant. C'était le moyen le plus simple et le moins dangereux. Qui donc peut soupçonner un enfant de meurtre ?
- Toi.

– Justement mais pas la police.

– As-tu l'intention de poursuivre tes propres investigations ?

– Peut-être.

Belœil continua :

– Ce matin, je vais aller voir les parents de ce monsieur Laurier Hainault.

– Tu crois apprendre quelque chose ?

– Peut-être. Tu sais qu'il ne faut rien négliger.

Le Domino se leva :

– Eh bien moi, je vais commencer aussi une enquête, mais sur un autre côté.

– Lequel ?

– Secret mon vieux.

Belœil se fit curieux.

– Aurais-tu une piste ?

– Peut-être.

Il se dirigea vers la porte.

– Si tu as du nouveau, dit-il à Belœil, tiens moi au courant.

– Toi aussi.

– Entendu.

Le Domino sortit.

Arrivé dans la rue, il marcha lentement, se dirigea vers l'ouest.

Puis il monta rue Sainte-Catherine et entra dans le grand magasin où la veille s'était déroulé le si tragique assassinat.

Il se dirigea vers l'ascenseur.

– Rayon des jouets, s'il-vous-plaît.

Un autre père Noël était déjà en fonction.

Lentement, le Domino fit le tour des lieux.

Il examina la scène attentivement.

Il ne parla pas à personne.

Dix minutes plus tard, il quittait les lieux.

Il retourna à son appartement et se prépara à dîner. Il était pensif.

Que ferait le Domino ?

Il ne le savait pas encore lui-même.

Tout à coup, il sursauta.

Il venait d'entendre un bruit.

Le bruit d'une lettre qui tombe de la petite boîte.

– Le facteur !

Le Domino ouvrit sa porte et aperçut une lettre adressée comme suit :

Monsieur Alain De Guise puis l'adresse.

Fébrilement il la décacheta :

Il lut :

– Monsieur, je viens de recevoir une autre lettre. Je vous l'envoie immédiatement, et c'est signé Rollande D.

Le Domino regarda dans l'enveloppe et aperçut une autre feuille.

Il lut :

– Mademoiselle. Vous n'avez pas voulu m'obéir. J'ai frappé. Je puis frapper encore. Mais maintenant, je suis un peu plus exigeant. Je demande \$10,000. J'attends votre réponse. N'oubliez pas, pas de police autrement, ce sera fini pour vous.

– Pas de signature ! Puis il pensa :

– Après tout, cet homme n'est peut-être pas l'assassin du tout. Il profite peut-être de la situation.

Il prit la lettre, et la mit dans le tiroir de son bureau avec les deux autres, puis referma son tiroir à clef.

– Je suis presque certain d'avoir affaire à une bande organisée. Ce crime du père Noël était trop bien monté pour que j'aie affaire à un seul homme.

Il pensa :

– Mais par où commencer mon enquête ? Par où ?

Il était perplexe.

Que fera-t-il ?

V

Aussitôt qu'elle avait reçu sa missive, Rollande était montée à sa chambre écrire les quelques mots que le Domino venait de lire.

Elle avait trouvé cette lettre en entrant de sa visite matinale de chez le Domino.

– Si je lui écris tout de suite, pensa-t-elle, il recevra ma lettre dès aujourd'hui.

Aussitôt qu'elle eut fini de rédiger sa missive, elle appela la bonne.

– Marie !

– Oui mam'zelle, cria une voix lointaine.

– Viens ici.

La vieille servante approcha.

– Qu'est-ce qu'il y a Mam'zelle Rollande.

– Chut, ne parle pas fort. Tu vois cette lettre.

– Bien certain que j'la vois.

– Je voudrais que tu ailles la maller, en cachette.

– En cachette ? Mais pourquoi ?

– Parce qu'elle contient quelque chose de très important. Je ne peux rien dire pour le moment. Peux-tu faire cela ?

– Certainement, je devais sortir pour mes commissions, alors je l'emporte avec moi et en passant près d'une boîte, je la jette dedans.

– C'est bien ça.

Rollande lui remit la lettre.

Une demi-heure plus tard, la servante revenait.

– Je l'ai mallée, mademoiselle.

– Merci Marie.

Comme Rollande était encore dans sa chambre, Marie en parut surprise.

– Passez-vous la journée dans votre chambre ?

– Peut-être pas, je suis lasse.

– Je gage que vous avez pleuré... Vous pensez à monsieur Laurier... et que j'aimerais donc ça

mettre la main sur les bandits...

– Pauvre Marie.

– Vrai comme vous êtes là, j’pense que j’les étranglerais d’une seule main.

Rollande sourit :

– Tu m’appelleras pour dîner ! Je descendrai.

– Bien, mam’zelle.

La vieille servante sortit.

Rollande pensait bien à Laurier Hainault, mais elle pensait surtout à la troisième missive qu’elle avait reçue.

Qui pouvait être ce diabolique écrivain ?

Vers midi, Marie vint la chercher pour dîner.

Elle descendit à la salle à manger.

À part la servante, il y avait six habitants dans la maison.

Rollande, trois cousins, Denis Leclerc, Philippe Leclerc et Bernard Dumont, et deux cousines, Monique Laflamme et Thérèse Dumont.

Les deux frères Leclerc étaient dans la vingtaine.

Le plus vieux Denis, s'occupait de la finance et parlait peu. C'était un homme d'affaires.

Son frère Philippe avait vingt-trois ans. Il semblait trouver sa cousine de son goût. Il lui avait déjà fait la cour, mais Rollande lui avait préféré Laurier Hainault.

Tant qu'à Bernard Dumont, c'était un genre complètement différent des deux autres. Il avait déjà été arrêté pour vol. Il passait sa vie à jouer des cartes, et restait plusieurs jours sans paraître à la maison.

Monique Laflamme était la grande amie de Rollande, les deux cousines n'avaient aucun secret.

Quand à Thérèse Dumont, elle ne parlait guère. Elle sentait la honte peser sur son front et aurait bien voulu quitter cette maison, mais elle n'avait pas d'argent.

Ce midi-là, comme assez souvent, Bernard Dumont n'apparut pas à table.

– Ton frère est sorti, demanda Rollande.

– Je le crois, répondit Thérèse évasivement.

Les autres ne dirent rien.

Ils se doutaient que Bernard Dumont devait être à jouer aux cartes ou à vider un flacon avec quelques amis.

Le repas se termina presque en silence.

On sentait que Rollande était triste et cela jetait sur la figure des autres une note pensive.

Après le repas, Rollande se retira au salon.

Philippe la suivit :

– Ça ne va pas, ma petite Rollande ?

Elle ne répondit pas.

– C’est la mort de ton fiancé ?...

Nouveau silence.

Il se rapprocha d’elle.

– Allons, ma petite Rollande, remets-toi. Tout va bien aller, tu verras. Tu oublieras vite ce monsieur Hainault.

– Philippe, je t’en prie, ne parle plus de cela.

Il s'était rapproché de plus en plus.

– Je t'aiderai à l'oublier.

– Philippe, je t'ai déjà dit que tu perdais ton temps à vouloir me courtiser et je te le répète encore aujourd'hui. La mort de Laurier n'apportera aucun changement.

Le jeune homme semblait démonté.

La cloche de la porte d'entrée résonna.

Rollande vit passer Marie qui allait ouvrir.

Puis, elle entendit un bruit de conversation.

Rollande sortit du salon et s'avança près de la porte.

– Qu'est-ce que c'est Marie ?

– Un monsieur qui demande à parler à votre père !

– Quoi ! À mon père ! ?

– Mais oui.

– Mais voyons, Marie, papa est mort il y a plus de trois ans.

– Je le sais, c'est ce que j'allais expliquer à ce

monsieur.

Rollande lui fit un signe.

– Retirez-vous Marie, je vais m’occuper de ce monsieur.

Marie s’éloigna.

Rollande fit passer l’étranger dans le salon.

– Asseyez-vous monsieur.

– Merci.

Rollande examina attentivement l’étranger, elle ne le connaissait pas.

– Monsieur que puis-je faire pour vous ?

L’homme la regardait dans les yeux.

– J’ai demandé à voir monsieur Desmarais, pas vous Miss.

Il avait dit cela avec un léger accent américain.

– Monsieur, je ne vous connais pas, commença Rollande, je ne sais pas qui vous êtes ni d’où vous venez, mais vous semblez ignorer que mon père est mort depuis plus de trois ans.

– Votre père... qui est, votre père ?

– Mais monsieur Desmarais.

L’homme avait pâli.

– Quoi... qu’est-ce que vous dites... Ernest est mort... je veux dire votre père...

Rollande regardait l’étranger curieusement.

Il avait appelé son père Ernest, c’est donc qu’il le connaissait intimement.

Mais l’étranger s’était remis rapidement.

Il reprit aussitôt.

– Excusez-moi, je ne me suis pas encore présenté. Je me nomme Armand Desmarais.

Rollande laissa sortir une exclamation de surprise.

– Mon oncle !

L’homme sourit tristement :

– Ma nièce ! Mais oui, parfaitement. Je suis ton oncle ma petite... je t’avoue que je ne t’aurais jamais reconnue. Je t’ai connue tu étais à peine bébé. Mais qu’est-ce que tu m’apprends... ton père est mort ?

– Oui.

La jeune fille n'en était pas encore revenue :

– Alors, c'est vous, mon oncle Armand ?

– Mais oui, c'est moi. Mais parle-moi de mon frère, ma petite... ton nom déjà ?

– Rollande. Papa est mort dans un accident d'auto il y a plus de trois ans. Nous avons alors tenté de nous mettre en communication avec vous, mais nous ne savions pas où vous étiez.

– C'est vrai, je n'ai jamais donné de mes nouvelles à mon frère.

Après un court silence, l'oncle Armand reprit :

– Et toi ? Tu ne m'as pas reconnu ?

Rollande sourit :

– Voyons mon oncle, je ne vous connaissais même pas. L'oncle rit de bon cœur.

– Je viens d'arriver des États, je me suis dit, je vais causer une surprise à mon frère. Je suis venu pour lui faire une petite visite. Je ne savais pas... excusez-moi...

L'oncle se leva. Rollande le retint :

– Êtes-vous ici pour longtemps, monsieur...
pardon, je veux dire mon oncle.

– Peut-être une quinzaine de jours.

– Alors, permettez-moi de vous offrir
l'hospitalité.

– Mon Dieu, mademoiselle, je ne voudrais
pas...

– Alors, vous restez ?

– I dont know...

– Si, si, ça me ferait plaisir, nous pourrions
parler ensemble de mon père.

L'oncle hésita encore.

– Mon oncle, il faut rester. Vous venez si peu
souvent.

– Eh bien, j'accepte.

– Ah, je suis contente.

Rollande appela Marie.

– Marie !

Une voix répondit au lointain.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Viens ici, vite.

La bonne arriva le tablier aux hanches.

En apercevant le visiteur, elle s’empressa de l’enlever.

– Excusez, je ne savais pas.

– Entre Marie, que je te présente à Monsieur.

– Ah ?

– Tu ne peux deviner qui c’est ?

– Mais non...

– Le frère de papa, mon oncle Armand.

– Ah, le frère de monsieur votre père.

Elle examina attentivement le visiteur.

– Je vous avoue que je ne vous aurais pas reconnu. Je vous ai vu la première année que je suis entrée au service de monsieur Desmarais.

– Oui, et je te reconnais toi Marie.

– Vrai monsieur ?

– Mais oui, tu n’as pas beaucoup changé.

La vieille servante était contente.

Rollande annonça :

– Mon oncle va rester avec nous pendant quelques jours.

– Vrai ? Je suis bien contente.

– Alors, va préparer la chambre d'invités.

– Bien mademoiselle.

Marie sortit.

Rollande se leva.

– Marie viendra vous chercher tout à l'heure, vous allez m'excuser mon oncle, mais j'ai de l'ouvrage dans ma chambre, je dois monter. Si vous voulez sortir, ne vous gênez pas. Nous soupons à cinq heures trente.

– C'est O.K. J'ai quelques business à régler, je vais en profiter.

– À tout à l'heure, mon oncle.

– À tout à l'heure.

Elle sortit et monta directement à sa chambre.

Là elle prit une enveloppe qu'elle adressa comme suit :

– Monsieur Alain de Guise.

Puis, elle y ajouta l'adresse.

Prenant une feuille de papier elle inscrivit ces quelques mots :

« Mon oncle des États-Unis (le frère de mon père que je ne connaissais pas) vient d'arriver. Curieuse de coïncidence. J'ai réussi à le garder en visite chez moi pour quelques jours. Signé Rollande D. »

Puis, elle remit la lettre à Marie en lui demandant d'aller la maller immédiatement.

– Demain il la recevra, pensa la jeune fille.

Vers trois heures l'oncle Armand sortit pour ne revenir qu'à cinq heures et quart.

Que vient donc faire cet oncle ?

A-t-il quelque chose à faire avec le meurtre ?

VI

Vers trois heures et demie, le Domino retournait au bureau de Théo Belœil.

– Bonjour Théo.

– Bonjour Alain.

Ayant même d’y être invité, le Domino s’assit dans un fauteuil.

– Eh bien quoi de nouveau, demanda-t-il ?

– À propos de quoi ?

– Mais à propos de l’assassinat du père Noël.

– Pas grand-chose.

Après un court silence, le Domino demanda :

– Tu as rendu visite aux parents du jeune homme.

– Oui.

– Et puis ?

– Je n’y ai pas appris grand-chose. Le jeune Laurier n’avait aucun ennemi. Ils ne soupçonnent personne et ne savent quoi penser.

– Et toi ? demanda le Domino.

– Oh moi, je commence à être un peu comme eux. Je t’avoue franchement que plus j’enquête, plus je m’enfonce dans les ténèbres.

– C’est souvent ainsi dans les causes les plus simples.

Belœil reprit :

– Je suis retourné au magasin tout à l’heure.

– Et puis ?

– J’ai interrogé les employés, les patrons, etc... tout le monde semblait en très bons termes avec Hainault. Belœil semblait découragé.

– Et toi ? demanda-t-il au Domino.

– Oh moi, je n’ai pas fait grand-chose. Je suis allé au magasin ce matin.

– Comment toi aussi ?

– Oui. Cependant, je n’ai interrogé personne. J’ai simplement visité les lieux.

– Eh bien ?

– Je me range de plus en plus à l'idée du médecin. Un enfant a dû commettre le crime. Cette fois, Belœil ne protesta pas. Au contraire.

– Cette affaire est tellement mystérieuse, que je ne serais pas surpris que ce soit vrai.

– Que comptes-tu faire maintenant ?

– Eh bien demain, j'irai rendre visite à l'amie de Laurier Hainault.

Le Domino fit l'innocent.

– Ah, il avait une amie ?

– Oui, une demoiselle Rollande Desmarais.

– Ah !

– Ils devaient se fiancer au printemps.

– Et tu espères trouver quelque chose de ce côté-là ?

Belœil hocha la tête.

– Franchement non, mais je ne néglige jamais une piste, si minime soit-elle.

Le Domino se leva.

– Je vois que tu as les méthodes du parfait détective. Je te souhaite bonne chance.

– Mais toi, tu ne devais pas t’occuper de cette affaire.

– Si,

– Alors que fais-tu ?

– J’attends que le coupable vienne se livrer à moi. Le Domino partit d’un grand éclat de rire et se dirigea vers la porte.

– Je pars, car j’ai un rendez-vous. Bonsoir et bonne chance.

Belœil ne répondit pas.

Il sentait que le Domino préparait quelque chose de mystérieux et que sans doute il allait encore lui damer le pion dans cette cause aux criminels.

*

Au souper, Rollande présenta son oncle à ses cousins.

Tous l'accueillirent avec amabilité.

Après le repas, Philippe alla encore retrouver Rollande dans la bibliothèque.

– Rollande ?

– Qu'est-ce qu'il y a, Philippe ?

– Rollande, tu sembles t'ennuyer.

– Mais non, voyons.

– Si, ça paraît dans tes traits. Il faudrait te changer les idées. Que dirais-tu si je t'emmenais au théâtre ?

– Je te remercie de ton invitation, Philippe, mais pas ce soir. Je préfère rester à la maison.

– Tu dis toujours cela.

– C'est mon droit.

Philippe s'était approché de plus en plus de la jeune fille.

– Mais petite fille tu ne vois donc pas que je t'aime et que je te veux à moi.

– Philippe !

– Il y en avait un entre nous. Maintenant, il est

parti, j'ai la voie libre.

Il avait saisi la jeune fille par les poignets.

– Philippe laisse-moi, je t'en supplie.

– Non, je t'aime...

Tout à coup, le couple se retourna vivement. Il venait d'entendre un bruit de toux venant de la porte.

Ils aperçurent l'oncle Armand.

– Excusez-moi, dit ce dernier, je ne voulais pas vous déranger.

Il vint pour sortir.

– Non, non, restez mon oncle, fit vivement Rollande, vous ne nous dérangez pas du tout.

L'oncle avança au centre de l'appartement.

– C'est bien monsieur Philippe, fit-il en apercevant le jeune homme.

– Oui, monsieur.

Voyant qu'il n'avait plus rien à faire là, le cousin de Rollande s'excusa :

– Je dois sortir.

– Ne vous gênez pas pour moi, mon garçon.

Philippe sortit.

Aussitôt qu’il eut franchi la porte, Rollande dit à l’oncle :

– Vous êtes arrivé à temps.

– Comment cela ?

– Mon cousin me fait une cour un peu trop pressante.

– Il ne vous plaît pas ?

– Non, du tout.

– Que fait ce dénommé Philippe ?

– Il travaille au magasin X... de l’ouest, l’un des plus gros magasins de la ville.

Tout à coup, Rollande s’arrêta.

C’était vraiment la première fois qu’elle s’arrêtait à penser à l’étrange coïncidence.

Laurier Hainault et Philippe Leclerc travaillaient exactement au même magasin.

C’était même Philippe qui avait présenté Laurier à Rollande.

Il l'avait bien regretté depuis.

– Son frère me semble très charmant.

– Son frère ?

– Oui, Denis Leclerc, fit l'oncle.

– Oh excusez-moi, j'avais l'idée ailleurs. Oui, Denis est charmant. Cependant, il ne parle pas beaucoup. C'est un homme d'affaires et ne pense qu'à l'argent.

– Un homme d'affaires ? J'aimerais bien faire sa connaissance. Je suis homme d'affaires moi-même.

– Oh alors, vous vous en ferez certainement un ami.

Après un court silence, l'oncle reprit :

– Il me semblait que vous m'aviez dit que vous aviez trois cousins !

– C'est vrai.

– Je n'en ai vu que deux.

– Le troisième, Bernard Dumont était sorti.

– Ah, il travaille donc le soir ?

– Oh non !

Et Rollande lui raconta la vie que menait Bernard Dumont.

– Je vois que ce garçon est plutôt à plaindre qu'à blâmer.

– Je crois que vous avez raison, mon oncle.

Un peu plus tard, Rollande, ses deux cousines et l'oncle jouèrent une partie de bridge.

Rollande se disait en elle-même.

– Je regrette d'avoir envoyé cette lettre au Domino. Mon oncle est un excellent garçon, je n'aurais jamais dû douter de lui.

Vers dix heures, l'oncle s'excusa :

– Je suis fatigué, je vais monter me coucher.

– Allez, mon oncle, dit Rollande, nous, nous ne montons jamais avant onze heures.

L'oncle monta.

Mais avant d'entrer dans sa chambre, il entra dans une autre chambre qui se trouvait à proximité de la sienne.

Après quelques recherches, il s'aperçut que c'était celle de Philippe.

Il continua quand même à fouiller, semblant chercher quelque chose.

Puis il sortit et alla à la porte de la chambre qu'il savait celle de Rollande.

Il essaya d'entrer, mais la porte était fermée à clef.

Alors, l'oncle entra dans sa chambre, se déshabilla et se mit au lit.

Cependant, il ne semblait pas vouloir dormir.

Vers onze heures, il entendit des pas dans l'escalier, puis des voix.

Rollande et ses cousines montaient.

Quelques minutes plus tard, un pas lourd lui indiqua l'arrivée de l'homme d'affaires Denis Leclerc.

Vers minuit, après avoir entendu de nouveaux pas, l'oncle s'aperçut qu'on fermait la porte de la chambre qui se trouvait située voisine de la sienne.

Philippe Leclerc venait d'entrer.

Alors, lentement, l'oncle se leva et évitant de faire le moindre bruit.

Il mit sa robe de chambre et sortit dans le corridor.

À pas de loup, il avança vers la porte de la chambre de Rollande.

Lentement, il tourna la poignée.

Mais la porte était à nouveau fermée à clef.

Alors, sans faire plus de bruit, il retourna dans sa chambre, enleva sa robe de nuit et se remit au lit.

Cinq minutes plus tard, il dormait profondément.

Cet oncle des États semble agir curieusement.

Qu'est-il venu faire chez Rollande Desmarais ?

Est-ce vraiment un voyage d'agrément seulement ?

VII

Le lendemain matin, Rollande reçut la visite du chef de l'escouade des homicides, Théo Belœil.

Ce dernier la pressa de questions.

Elle dut avouer que son cousin Philippe lui faisait également une cour assidue.

Belœil sauta de joie en apprenant que Philippe travaillait au même magasin que Laurier Hainault.

Cependant, Rollande ne parla pas des lettres de menaces qu'elle avait reçues.

Aussitôt, que Belœil quitta la maison des Desmarais, il se dirigea vers la rue Sainte-Catherine ouest.

Un quart d'heure plus tard, il entra au magasin où travaillait Philippe Leclerc.

Il se dirigea immédiatement vers le bureau de

l'information.

– Mademoiselle ?

– Oui Monsieur.

– Je désirerais parler à Philippe Leclerc.

– Deuxième étage, au département de la
ferronnerie.

– Merci.

Il prit l'ascenseur.

– Deuxième !

Là il se dirigea immédiatement vers le
comptoir de la ferronnerie.

– Monsieur Philippe Leclerc, demanda-t-il.

Le commis lança un appel.

– Philippe, quelqu'un pour toi.

Belœil vit s'avancer un grand jeune homme
blond.

– Monsieur Leclerc ?

– Oui, c'est moi.

Belœil lui montra son insigne de policier.

– Police ! Je désirerais vous entretenir en particulier.

– Ah !

Le jeune homme avait pâli.

– Qu’est-ce que j’ai fait ?

– Rien ! Je voudrais avoir quelques renseignements.

– Très bien, suivez-moi.

Il emmena Belœil dans un petit salon réservé aux employés.

Belœil s’assit près du jeune homme.

– Vous connaissiez bien Laurier Hainault ?

– Ah, c’est pour cela !

Belœil remarqua :

– Vous n’avez pas répondu à ma question ?

– Oui, je connaissais un peu Laurier Hainault.

– Pourtant on m’avait dit que vous étiez de grands amis.

– Nous l’avons été.

Belœil trouva cela très intéressant.

– Tiens, tiens, vous vous êtes brouillés ?

Le jeune homme ne répondit pas tout de suite.

À la fin il dit :

– Peut-être un peu, mais cela n'a rien à faire avec le meurtre.

– Qui vous parle de meurtre ? demanda Belœil.

Le jeune homme pâlit.

Il était nerveux.

– Mais je croyais...

Belœil l'interrompit :

– Pourquoi vous êtes-vous brouillé avec Hainault ?

Philippe ne répondit pas.

– À cause d'une femme je suppose ? On se querelle souvent à propos de cela.

– Je ne me suis jamais querellé avec Laurier. Nous étions encore amis, mais comme de simples camarades de travail, c'est tout.

– Donc, c'est à propos d'une femme, n'est-ce

pas ?

– Oui, fit Philippe en hochant la tête.

– Je ne veux mêler personne à cette histoire. Je ne vous demanderai donc pas son nom. Cependant, laissez-moi vous dire que ces querelles entre amoureux mènent parfois loin... très loin...

– Vous ne voulez pas insinuer...

– Je n'insinue rien.

– Je n'ai pas tué Laurier.

– Qui donc vous accuse ?

– J'ai un alibi.

– Je ne vous le demande pas.

– Je vous le donne quand même. Le jour du meurtre, j'étais à mon comptoir. Je ne suis pas sorti de l'après-midi, pas une seule fois, entendez-vous ?

– Je ne vous dis pas le contraire.

– Alors pourquoi toutes ces questions ?

Belœil sourit :

– Vous êtes nerveux mon jeune ami. Je voulais tout simplement savoir, vu que vous connaissiez bien Laurier Hainault, je voulais savoir si vous n’auriez pas quelques indices, quelques soupçons sur quelqu’un.

– Même si j’en avais, répondit brutalement Philippe, je ne dirais rien. Que la police fasse son travail elle-même.

Belœil se leva :

– C’est très bien monsieur Leclerc, puisque vous le prenez sur ce ton, je n’ai plus rien à vous dire, mais il se peut certainement que vous entendiez parler de moi avant longtemps..
Bonjour.

Philippe ne répondit pas au salut de Belœil.

Ce dernier sortit et se dirigea vers l’ascenseur.

Arrivé dans la rue, il prit un tramway et retourna à son bureau.

Lorsqu’il arriva, il fut un peu surpris d’apercevoir le Domino qui l’attendait.

Il le fit passer dans son bureau particulier.

– Tu veux me voir ?

– Je venais pour avoir des nouvelles de ton enquête.

Belœil se frotta les mains.

– Eh bien, mon vieux, elle avance à pas de loups.

– Non ?

– J’ai déjà un suspect. Je ne suis pas comme toi. Ce n’est pas en me croisant les bras qu’on découvre un assassin ?

– Qui te dit que je me croise les bras ?

– Eh bien, donne-moi les résultats de ta propre enquête ? fit finement Belœil.

– Tu sais que moi, je ne parle que lorsque je suis sûr de moi.

– Veux-tu insinuer que...

– Mais non, mais non...

– Laisse-moi te dire, continua Belœil, que du train où va mon enquête, j’arrêterai le coupable dans quelques jours.

- Vrai ! Qui donc soupçonnes-tu ?
- Philippe Leclerc.
- Philippe Leclerc ? Mais qui est-ce ?
- Un ami de Hainault.
- Et qu'est-ce qui te le fait soupçonner ?

Belœil s'assit dans son fauteuil et se croisa la jambe.

– Je regrette, mon cher Alain, mais je ne parlerai que lorsque je serai sûr de moi-même.

– Tiens, tiens, tu adoptes ma méthode ?

– Parfaitement.

– Tant mieux, tant mieux. Nous verrons bien qui arrivera le premier à la solution du problème. Celui qui travaille.

Le Domino sourit :

– Ça, c'est toi.

– Merci, bien.

– Et celui qui se croise les bras comme tu dis.

– Ça, dit Belœil, c'est toi.

– Alors, bonne chance et bonjour.

Le Domino sortit.

Comment s'y prendra-t-il pour découvrir le coupable ?

Soupçonne-t-il quelqu'un lui aussi ?

VIII

À midi lorsqu'arriva l'heure du repas, chez les Desmarais, l'oncle Armand n'était pas à table.

Il était sorti le matin et n'était pas encore entré.

Mais comme le petit groupe se mettait à manger leur soupe, l'oncle parut.

– Excusez-moi si je suis en retard, dit-il en entrant, mais j'ai été retardé.

– C'est très bien mon oncle, dit Rollande, nous ne venons que de nous approcher.

L'oncle prit place auprès de Denis Leclerc.

Il remarqua qu'il y avait un autre convive à table cette journée-là.

Bernard Dumont, l'ivrogne, le joueur de cartes était revenu au bercail.

Il était assis à l'autre bout de la table.

Il ne salua même pas l'oncle Armand.

Ce dernier se mit à causer avec Denis Leclerc.

– J'ai appris que vous étiez un brasseur d'affaires !

Denis leva la tête.

– Oui, oui, c'est vrai.

– Je m'occupe aussi d'affaires aux États-Unis.

– Vrai ?

Denis parut subitement intéressé.

– Quel genre d'affaires ?

– La bourse en général.

– En un mot, vous êtes financier ?

– Justement.

Aussitôt le repas terminé, l'oncle continua de causer avec Denis.

– Où est situé votre bureau ?

– Sur la rue Notre-Dame. Vous aimeriez venir voir cela ?

– Oui. Sans trop vous déranger.

– Mais ça ne me dérange pas beaucoup. J’adore causer avec un homme qui connaît les affaires.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes sortaient en causant comme des amis de toujours.

Rollande murmura à l’oreille de Marie.

– Cousin Denis a enfin trouvé quelqu’un qui peut lui parler d’affaires.

Puis en elle-même elle ajouta :

– Je me demande ce que fait monsieur le Domino, je n’ai plus entendu parler de lui.

Mais pendant ce temps, Denis et l’oncle Armand arrivaient au bureau de la rue Notre-Dame.

Denis présenta sa secrétaire.

– Mademoiselle Rita Berthiaume !

– Enchanté mademoiselle, dit l’oncle.

Puis quand ils furent seuls dans le bureau de Denis, ce dernier murmura :

– Elle est charmante n’est-ce pas ?

- Exquise, dit l'oncle.
- Eh bien, je crois qu'elle deviendra ma femme.
- Vrai ?
- Parfaitement.
- Eh bien, mes félicitations.
- Oh, ce n'est pas pour tout de suite. Je vais tenter un grand coup auparavant. Je crois que je réussirai.
- Ah lequel ? fit l'oncle en allumant un cigare.
- Une nouvelle mine de charbon, ce me semble être sûr. Si ça réussit je deviens presque millionnaire.
- Je souhaite que ça réussisse.
- Je suis en marché d'acheter presque toutes les parts.
- Tout à coup, le téléphone sonna.
- Denis décrocha.
- Très bien mademoiselle.
- Il se leva :

– Excusez-moi, dit-il, je reviens dans un instant.

Il sortit.

Aussitôt qu’il eut franchi la porte, l’oncle se précipita vers les livres de comptabilité qui se trouvaient au fond du bureau.

Il était curieux et aimait les affaires.

Il les feuilleta rapidement et revint prendre place dans son fauteuil.

Il était temps.

Denis Leclerc revenait.

Les deux hommes causèrent durant de longs moments.

Soudain, on frappa à la porte du bureau.

– Entrez, cria Denis.

La porte s’ouvrit.

L’oncle vit alors s’avancer un petit bossu.

– Vos lettres, patron.

– Merci.

Le bossu ressortit aussitôt.

– Il travaille pour vous ?

– Oui, dit Leclerc, c'est mon messenger. C'est un malheureux. Comme il est le frère de ma secrétaire, je l'ai pris à mon emploi.

– C'est un beau geste de votre part.

L'oncle regarda sa montre.

– Il se fait tard, dit-il, il faut que je parte.

Mais avant de sortir il se tourna du côté de Leclerc.

– Puis-je vous demander un service ?

– Mais certainement, voyons...

– Auriez-vous une enveloppe ?

– Une enveloppe ?

– Oui, j'ai écrit une lettre ce matin et je me suis aperçu qu'il n'y avait pas d'enveloppe.

Leclerc ouvrit son bureau et choisit une enveloppe.

– Tenez.

– Merci.

L'oncle Armand regarda le dactylo qui se

trouvait sur la table.

– Vous permettez que je l’adresse.

– Non, non, laissez, ma secrétaire va faire cela.

Il vint pour la sonner, mais l’oncle le retint.

– Inutile de la déranger, dit-il en s’asseyant au dactylo, c’est l’affaire d’une seconde, et je sais écrire, vous allez vous rendre compte.

L’oncle adressa son enveloppe.

– C’est fait. Je vous remercie, monsieur Leclerc.

– De rien.

– À ce soir ?

– À ce soir.

L’oncle sortit.

*

Vers quatre heures, le même après-midi, le Domino avait reçu la lettre de Rollande lui annonçant l’arrivée fortuite de l’oncle des États.

Il avait rangé cette lettre avec les autres sans y attacher plus d'importance.

Puis il se leva, sortit de chez lui et se dirigea vers le bas de la ville.

Il alla de nouveau rencontrer son ami Théo Belœil.

– Bonjour Théo.

Belœil leva la tête.

– Comment, c'est encore toi.

– Hé oui.

– Que me veux-tu encore ?

– Je m'ennuyais de toi.

– Écoute Alain, fit Belœil impatienté, j'ai autre chose à faire qu'à bavarder.

– Ho ! oh ! Monsieur Belœil n'est pas content.

Le Domino se leva :

– C'est regrettable, mais j'avais une bonne nouvelle pour toi.

Belœil ne daigna même pas répondre.

– Je voulais te laisser le crédit de l'arrestation

du coupable.

– Quel coupable ?

– L’assassin du père Noël. Mais puisque tu ne veux pas m’écouter, je te dis bonjour.

Il ouvrit la porte et vint pour sortir.

Belœil le retint par le bras.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Oh rien, rien !

– Prétends-tu connaître l’assassin ?

– Je ne prétends pas, je sais qui a tué Hainault.

– Du bluff ?

– Encore sceptique n’est-ce pas.

– Allons, allons, viens me raconter.

– Tiens, tu redeviens de meilleure humeur.

Belœil fit asseoir le Domino.

– Raconte.

Silence complet.

– Celui qui a tué n’est pas un enfant ?

– Pourquoi pas, je l’ai toujours dit.

– Mais vas-tu t’expliquer à la fin.

Le Domino sourit :

– Je vais te raconter, mais je te préviens, c’est une longue histoire.

– Vas-y.

Le Domino parla pendant près de vingt minutes.

Lorsqu’il eut terminé, Belœil se leva et alla lui donner la main.

– Qui aurait pu se douter !

Belœil regarda sa montre.

– Quatre heures et demie. J’ai juste le temps.

– Oui. Alors bonne chance.

– Si tout va bien, ce soir toute la bande sera sous verrous.

Le Domino sortit en compagnie de Belœil.

Ce dernier se dirigea vers l’ouest, tandis que l’autre retourna tout bonnement chez lui.

Qu’a donc découvert le Domino ?

QUI SONT LES COUPABLES ?

IX

Le soir, à l'heure du repas, Rollande annonça :

– Ce soir, j'ai reçu un téléphone de la police.
Nous devons tous rester ici.

– De la police ? fit l'oncle Armand.

– Oui, ils veulent nous parler à propos du meurtre de Laurier Hainault.

L'oncle sursauta à nouveau.

– Un meurtre, dis-tu ?

– Oui, commis la veille de votre arrivée, mon oncle.

L'oncle sourit comme intimidé :

– Ah, la veille... ah, ah... comme ça, ce n'est pas nécessaire que je reste.

Mais Philippe intervint brutalement :

– Vous comme les autres.

– Mais je n’ai rien à voir...

– La police réglerà cela.

L’oncle s’assit, il semblait mal à l’aise.

Les autres chuchotaient entre eux, à voix basse.

Aussitôt le repas terminé, on se retira tous au grand salon.

– Vers quelle heure doit-elle venir ? demanda Denis Leclerc.

– Vers sept heures, m’a-t-on dit, répondit Rollande.

– Tant mieux, car j’ai un rendez-vous.

Tant qu’à Philippe, il ne savait que penser.

– J’ai peut-être été trop grossier ce matin...
Va-t-on m’arrêter ?

Tout à coup, on sonna à la porte.

– Laissez Marie, je vais ouvrir.

– Bien, mademoiselle.

Rollande ouvrit.

– Mademoiselle Desmarais ?

– C’est moi.

– Théo Belœil, vous me reconnaissez ?

– Parfaitement.

Elle fit entrer Belœil.

Ce dernier était accompagné de deux autres détectives,

– Nous sommes tous au salon.

– Conduisez-moi tout de suite. Nous allons faire cela le plus vite possible.

– Nous prenions notre café en vous attendant.

Belœil et ses deux hommes entrèrent au salon.

En voyant apparaître le détective, Philippe avait pâli.

– Ça y est, il vient m’arrêter.

Belœil salua :

– Bonsoir messieurs, dames.

Tous répondirent par un bref salut.

– Je ne vous retiendrai pas longtemps.

– Tant mieux.

– Je dois vous dire d’abord pour vous rassurer, que les coupables du meurtre de Laurier Hainault sont sous les verrous dans le moment.

Tous poussèrent une exclamation.

– Alors, pourquoi nous retenir ? demanda Philippe.

– Parce qu’il reste encore quelques petites choses à éclaircir. Mais le crédit d’avoir déniché l’assassin revient à un autre que moi. C’est le Domino Noir qui a tout découvert.

Le cœur de Rollande battit violemment.

– Le Domino Noir... c’est lui qui avait trouvé l’assassin.

Belœil continua :

– Je vais donc lui demander de venir lui-même expliquer sa théorie.

Il fit un signe.

– Le Domino Noir.

Tous se retournèrent.

Au fond du salon, ils virent un homme s’avancer lentement.

Rollande reconnut le Domino Noir.

– C’est lui...

Tout à coup, elle poussa une exclamation.

– Mais par où est-il entré.

Le Domino se trouvait dans le salon, au fond, et on ne l’avait pas vu entrer.

Philippe rit cyniquement.

– Regardez ses vêtements et vous allez tout savoir.

Rollande regarda attentivement.

Soudain :

– Ce sont les habits de l’ONCLE ARMAND !

Elle regarda autour d’elle.

L’oncle Armand avait disparu.

Le Domino sourit :

– Vous avez deviné !

Il mit la main dans sa poche, sortit une perruque, une paire de lunettes et une moustache postiche.

Il déposa le tout sur la table.

– Rester incognito était le seul moyen de travailler en silence.

Il se plaça au centre de l'appartement.

– Monsieur Belœil vient d'annoncer qu'il vient d'arrêter les assassins. J'ai cru que cela vous intéresserait de savoir comment Laurier Hainault avait été tué.

– Certainement que ça nous intéresse, dit Philippe.

– Alors, je vais vous expliquer. Tout d'abord, le médecin légiste nous a dit que le meurtre avait été vraisemblablement commis par un enfant. Au début, nous n'avons pas cru cette hypothèse ridicule. Mais plus nous avançons dans notre enquête, plus nous trouvons que c'était possible.

– C'est donc un enfant qui a tué ?

– Plus ou moins. Celui qui a tiré sur le père Noël était dans un carrosse.

Tous laissèrent partir une exclamation.

– Dans un carrosse ?

– Un bébé ?

– C’est impossible.

Le Domino sourit :

– Remarquez bien que je n’ai pas dit que c’était un bébé.

– Ah !

– Non, c’est un homme comme vous et moi.

– C’est ridicule, dit Denis Leclerc.

– C’est impossible.

– Non, c’est possible, dit le Domino. Il s’agit d’un homme très petit et infirme. Un bossu.

– Quoi !

– Un bossu ?

– Parfaitement. Un bossu dans un carrosse poussé par une femme. C’est lui qui a tiré sur le père Noël. Comme monsieur Belœil vient de vous le dire, tous les deux sont sous verrous.

– Mais pourquoi ce meurtre ? demanda Rollande.

– Qui est ce bossu, fit Philippe.

– Votre frère Denis pourrait vous renseigner

là-dessus, fit cyniquement le Domino.

Denis se leva d'un bond.

– Quoi, qu'est-ce que vous dites ?

– Je dis que c'est vous le véritable coupable. C'est vous qui avez machiné toute l'affaire.

– Mais voyons vous êtes fou !

– Au contraire. La femme que nous venons d'arrêter est votre secrétaire et le bossu votre messenger.

Belœil interrompit :

– D'ailleurs, dit-il, ils ont avoué.

Denis retomba sur sa chaise.

– Les salauds.

Le Domino reprit la parole, s'adressant à Rollande.

– Votre cousin avait besoin d'argent pour acheter des parts d'une mine de charbon. Cependant, il n'en avait pas. Il résolut donc d'en trouver. Il écrivit les lettres de menaces que vous connaissez déjà.

– Ah c’est lui...

– Oui. Comme vous ne répondiez pas à ces lettres, il résolut de tenter un grand coup. Il prépara l’assassinat de votre ami, Laurier Hainault.

– Le bandit.

– Mais comment avez-vous découvert ?

– J’y arrive. D’après moi, il ne pouvait y avoir que deux complices possibles, en excluant les femmes. Philippe et Denis Leclerc.

Le lendemain de mon arrivée ici, j’appris que Belœil enquêtait du côté de Philippe. Je résolus donc de prendre celui de Denis. Je ne savais pas encore qui avait tué et je ne soupçonnais personne. Je me rendis au bureau de Denis. Il me semblait correct. Soudain il me parla d’une transaction qu’il devait faire. Puis lorsqu’il sortit de son bureau, je regardai dans son livre de comptabilité et vis qu’il n’avait même pas mille dollars de côté. Je commençai à suspecter quelque chose. Puis un peu plus tard, le bossu apparut. Mes soupçons se formèrent de plus en

plus. Avant de partir je pris la précaution d'écrire quelques mots sur son dactylo.

Lorsque je revins chez-moi, je comparai les quelques mots que je venais d'écrire à ceux que vous aviez reçus. C'était bien la même chose. Mais il me fallait une preuve plus éclatante. Je me rendis chez Belœil et lui expliquai l'affaire. Un commis du magasin qui travaillait comme gardien près du trône du père Noël avait aperçu une femme avec un carrosse ce jour-là. Il accepta donc de se rendre au bureau de monsieur Leclerc, sous un prétexte quelconque. Il reconnut la secrétaire, Rita Berthiaume. C'est tout.

Le Domino se retourna du côté de Denis Leclerc.

Ce dernier se tordait dans son fauteuil.

Le Domino bondit.

Leclerc laissa partir un dernier râle et tomba mort.

Le Domino prit la tasse de café et sentit longuement.

Puis levant la tête :

– Il s’est empoisonné. C’est mieux ainsi. Car, Leclerc n’avait pas tué. Il avait tout machiné. Il aurait écopé un vingt-cinq ans..

Quelques minutes plus tard, Belœil et le Domino quittaient la maison des Desmarais.

L’affaire était terminée, et c’était un nouveau succès du Domino.

Cet ouvrage est le 817^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.